



HAL
open science

Max Jacob

Patricia Sustrac

► **To cite this version:**

Patricia Sustrac. Max Jacob : le poète pénitent de Saint-Benoît-sur-Loire. Balade en Région Centre, 43, Éditions Alexandrines, 2012, Sur les pas des écrivains, 978-2-912319-80-7. hal-03031770

HAL Id: hal-03031770

<https://hal.science/hal-03031770>

Submitted on 30 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MAX JACOB (1876-1944) :
LE POÈTE PÉNITENT DE SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE

Le 24 juin 1921, quand la carriole quitte la levée et découvre la majestueuse basilique romane bordée par les platanes ondoyants, Max Jacob comprend qu'il va vivre « l'un des plus beaux paysages du monde, le plus bel équilibre entre les masses de pierre, les masses de verdure et la masse d'eau. » Il vient de trouver son installation « à la campagne près d'un bon curé pour travailler et prier tranquille. »

Amis des peintres, de Picasso en particulier, Max Jacob a participé à l'effervescence des avant-gardes picturales et littéraires parisiennes. Il est l'un des éclaireurs d'une relation profonde dans l'écriture du siècle entre la poésie et la peinture, un rénovateur des qualités plastiques et musicales du poème en prose dont il va jusqu'à revendiquer la paternité. Son œuvre, tout spécialement *Le Cornet à dés* (1917) a influencé de nombreux jeunes poètes au rang desquels Aragon, Malraux, Breton, Eluard, Reverdy...

L'Abbé Fleureau qui accueille son hôte au presbytère reçoit donc un écrivain et un peintre célèbre mais surtout un croyant tourmenté. Issu d'une famille d'origine juive non pratiquante, Max Jacob espère qu'une existence nouvelle refondera les enjeux spirituels initiés par sa conversion au catholicisme née de sa vision miraculeuse en 1909. Pour l'heure, l'abbé s'accommode des « épanouissements de remords et de repentirs » d'un fumeur de tabac de 45 ans qui manque d'incendier sa chambre- sans doute la plus belle- celle que « l'on donne à l'évêque quand il est en tournée. » En septembre, le poète s'installe, plus à son aise, au monastère désaffecté jouxtant le portail nord de la basilique. Il y dispose d'un vaste cabinet de travail, d'une ancienne cellule et d'un oratoire.

Dans son « bocal de plâtre », protégé par la basilique (« mon siège social »), Il travaille intensément tant sur ses poèmes en vers ou en prose, que sur ses récits. Cette période est une de ses plus productives : en huit mois paraîtront six ouvrages. Simultanément, sa volumineuse correspondance devient la chronique journalière de sa retraite ligérienne. Il évoque le village et ses habitants « raisonnables, intelligents et doux », les enfants sages « comme des anges », livre des portraits : « le sabotier est toujours modeste, philosophe, ironique doucement. Le charron boit beaucoup. » Considéré comme un érudit, on lui confie la rédaction d'un guide du pèlerin. Il dirige la catéchèse, suscite des conversions, s'initie à la vie paroissiale. Il participe aux travaux des champs : vêtu de velours, chaussé de sabots, sur les chemins les paysans l'appellent « par son prénom comme ils reconnaissent une alouette d'une grive. »

L'engagement dans la vie spirituelle innerve sa poésie qui prend un tour plus religieux, il lit les mystiques, poursuit son travail exégétique sur les Saintes Écritures, écrit des méditations, ou compose des odes délicates à la Vierge d'albâtre de la basilique. Il entend, aux premières heures de l'aube, le chant grégorien « seule musique qui s'harmonise avec la présence de Dieu ». « Je vis ici la poésie (...) on se croirait au Paradis » écrit-il à Radiguet.

À partir de 1923, l'enchantement de cette existence virgilienne décroît. Ses finances prennent un tour chaotique ; la présence fréquente de jeunes amis exaltent le désir d'un ailleurs ; des tensions ont sans doute éclaté entre le poète et son hôte.

En avril 1928, Jacob retourne à Paris jugeant que « sa retraite qui a embelli son âme lui a fait trop oublier ses intérêts. » Il reprend place dans la vie artistique : la réception de son œuvre littéraire et graphique est de nouveau jalonnée de succès ; il reçoit la Légion d'honneur (1933). Un accident de voiture suivi d'une longue convalescence dans sa famille à Quimper annihile ses projets de reconquête. Ses liaisons amoureuses s'épuisent dans des trahisons sordides : fin 1935, il se décrit « dans un état d'agonie. »

Max Jacob retourne définitivement dans son « village forteresse » le 25 mai 1936 : « il n'y a plus de "grand poète" ici, écrit-il, [seulement] un pêcheur qui se rachète. » Il s'installe d'abord dans un appartement de l'*Hôtel Robert* (aujourd'hui *Foyer Sainte-Marie*) puis, en septembre 1939, à la pension Persillard (61, rue Orléanaise). Il mène une vie érémitique troublée en 1937 par l'arrivée de nouveaux jeunes poètes qui le prennent comme chef d'école : Béalu, Cadou, Manoll, Toulouse... Avec chacun, il développe une esthétique liée à une éthique fondée sur la vie intérieure.

Dès 1940, la législation antisémite bouleverse sa vie. En juin, la Gestapo traque le « *cicérone* juif » de la basilique ; en octobre, il est recensé. « Monsieur Max » est interdit de publication, spolié de ses droits d'auteur. En 1942, il porte l'étoile jaune. Il assiste impuissant aux malheurs des siens : « aryansisation » des biens, arrestations, déportations. Lui qui se pensait, à tort, protégé est arrêté chez lui par les allemands le 24 février 1944. Conduit à la prison d'Orléans, transféré le 28 à Drancy, il meurt d'une congestion pulmonaire le 5 mars 1944, deux jours avant son départ prévu pour Auschwitz. Dès son arrestation, suite à ses instructions ou spontanément, ses voisins et amis ont donné l'alarme. Une requête de Cocteau en faveur de la libération du poète est remise à un conseiller juridique faussement identifié comme le chef des prisons juives à l'ambassade d'Allemagne. Début d'une procédure de libération hypothétique, Max Jacob décède sans jamais avoir été libéré. D'abord enterré en fosse commune à Ivry, il repose, depuis le 5 mars 1949 « dans la paix du soir des plaines fertiles de l'orléanais » (cimetière, allée B 4).

L'Association des Amis de Max Jacob créée dans l'émotion du retour de sa dépouille commémore sa mémoire et son œuvre appréciée aujourd'hui, comme hier, en France et à l'étranger.

En 1960, Max Jacob a été élevé, à titre civil, au rang de « poète mort pour la France. »

Patricia Sustrac
Présidente des Amis de Max Jacob